

BACHELOT DE LA PYLAIE

(1786-1856)

DEUXIEME PARTIE

L'ŒUVRE DE BACHELOT DE LA PYLAIE

Les écrits, manuscrits ou imprimés, et les dessins de Bachelot de la Pylaie détenus à l'heure actuelle soit par des bibliothèques, soit par des particuliers sont assez nombreux. D'autres, dont l'existence est connue mais dont on ne possédait pas encore d'exemplaires, se révèlent peu à peu. C'est ainsi qu'en 1935 le plus volumineux de ses recueils, annoncé et commenté dès 1846 à la Société des Antiquaires de Paris, imprimé à Bruxelles en 1850, a été trouvé à la Bibliothèque royale de Bruxelles (167).

D'autre part, tout récemment, une indication fournie par Bachelot lui-même dans le volume en question a per-

(167) La genèse de cette découverte est la suivante. M. Callias, de l'île d'Yeu, avait trouvé en 1935, dans une librairie de Bruxelles, un exemplaire de cet ouvrage. M. l'abbé Victor Donis, curé de Durance (Lot-et-Garonne), au courant de cette découverte, a cherché à son tour à Bruxelles, et a mis à jour l'exemplaire de la Bibliothèque royale. A l'heure actuelle 4 exemplaires de ce livre sont connus : celui de M. Callias, celui de la Bibliothèque royale de Bruxelles, celui de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et celui du colonel Gillot.

mis de constater que l'Académie des inscriptions et belles-lettres détient non seulement un exemplaire de ce fameux ouvrage, accompagné de planches, ce qui le rend plus précieux encore, mais en outre quatorze manuscrits, dont les originaux des Etudes sur l'île d'Yeu et l'île de Noirmoutiers et quatre travaux sur l'archéologie du département d'Ille-et-Vilaine.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres est de ce fait le plus riche détenteur de manuscrits de Bachelot de la Pylaie. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris ne vient qu'après elle. Il est vraisemblable que des découvertes analogues se produiront encore.

En attendant, on peut, en tout état de cause, établir la liste de ses œuvres existantes ou connues, pour servir de point de départ à des recherches ultérieures. Elles sont d'ailleurs dès maintenant en assez grand nombre pour qu'il soit loisible de les étudier et pour tenter d'émettre à leur sujet un jugement, tout au moins provisoire.

Pour la commodité de l'exposition, sans distinguer entre les manuscrits et les imprimés et sans tenir compte des dates auxquelles elles ont été écrites nous les grouperons sous quatre rubriques distinctes :

- 1° Etudes se rapportant à l'histoire naturelle pure.
- 2° Etudes d'archéologie.
- 3° Récits de voyages et essais où l'on trouve réunies des impressions, de la géographie, de l'histoire naturelle, de l'archéologie et différentes appréciations.
- 4° Les dessins.

CHAPITRE PREMIER

Bachelot naturaliste

C'est comme naturaliste et plus particulièrement comme botaniste qu'a débuté Bachelot de la Pylaie.

Les premiers travaux connus de lui sont trois articles sur les mousses parus en 1814 dans le *Journal de botanique*. Puis en 1815 des « Etudes cryptogamiques ou monographies de divers genres de mousses ». Par la suite il a fait imprimer un « Traité des algues ».

Il suivait vraisemblablement des cours au Muséum et c'est certainement avec l'aveu de cet établissement qu'il a fait, en 1816 et 1819 mais à ses frais personnels, ses deux voyages à Terre-Neuve, en principe destinés à la reconnaissance botanique de ces îles qu'il était le premier à explorer de ce point de vue.

Il en a rapporté pour cette branche, outre des herbiers, des mémoires publiés dans les Annales des sciences naturelles et dans le bulletin de la Société linnéenne de Paris (168) ; puis trois manuscrits de description de plantes, que possède le Muséum, l'un formé de deux cahiers de 28 et 58 pages, le second de 285 pages et le troisième de 231 (169). Enfin un « Essai (manuscrit) sur la flore de Terre-Neuve et des îles St-Pierre et Micolon (*sic*) (170).

(168) « Quelques observations sur les productions de l'île de Terre-Neuve ». « Etablissement du genre *sarracenia* en familles... ».

(169) Muséum, Mss. 1803, 1805, 1806.

(170) Muséum, Ms. 1799 III.

Il se proposait de l'utiliser pour la publication d'un traité de la flore de cette région : mais ce projet ne reçut jamais qu'un commencement d'exécution et « la flore de Terre-Neuve et des îles St-Pierre et Miulon » s'est arrêtée après la publication, en 1829, chez Didot, du premier fascicule sur les algues, sans les figures annoncées.

Mais là ne s'est pas bornée son activité. Il raconte lui-même comment il a été amené à étendre le champ de ses recherches : « Dans ces contrées lointaines où tout devenait nouveau pour moi, je sentis que le botaniste ne devait pas se refuser à l'étude des autres productions de la nature : je savais observer, décrire, dessiner et, fort du désir de servir la science en général, je m'occupai de diverses branches de l'histoire naturelle... » (171).

Ainsi s'est-il improvisé zoologue, dessinant et décrivant oiseaux, animaux et poissons. C'était faire preuve d'un zèle louable, mais peut-être sans les connaissances approfondies nécessaires pour faire œuvre utile. Il a consacré à ce genre d'études, deux manuscrits : une liasse de notes et dessins sur la flore, les oiseaux et les poissons de Terre-Neuve (172) et des analyses d'animaux (173).

Mis en goût par ces recherches, il les poursuit en 1818 à l'île d'Ouessant et en tire un « Essai sur l'ichthyographie marine de l'île d'Ouessant et du Finistère » de 58 pages qu'il dédie au comte de Lacépède, mais qui demeure manuscrit (174). Du moins n'en connaît-on pas aujourd'hui d'exemplaire imprimé. Les premières pages décrivent la pêche, soit à la ligne soit en bateau, et les conditions de vie des pêcheurs d'Ouessant. Sa narration est très vivante et parfois pittoresque.

Il publiera aussi sur le même sujet, au congrès de Poitiers, en 1834, quelques pages intitulées « Recherches en France, sur les poissons de l'Océan pendant les années 1832 et 1833 », collaborera par des dessins à un manuscrit intitulé « Notes et dessins originaux relatifs aux squales,

(171) Muséum, 8 3n 323. Congrès scientifique de France, p. 524.

(172) Muséum, Ms. 1798 II.

(173) Muséum, Ms. 1800.

(174) Muséum, Ms. 1015.

par Cuvier et Lapilaye » (175) et rédigera en quinze pages une « Notice sur l'encornet des pêcheurs » (176).

Enfin en 1826 paraît, imprimé par H. Balzac, un « Manuel de Conchyliologie, exposant les caractères des coquilles marines, fluviales et terrestres, et ceux des animaux qui les habitent », de 464 pages mais qui ne contient pas les planches annoncées (177). Il est dédié au chevalier de Lamarck dans les termes suivants :

« Monsieur et vénérable maître,

« Lorsque l'attachement et la reconnaissance n'ont été
« que des sentiments stériles pour celui qui s'en trouve
« l'objet, l'on doit saisir la première occasion pour en
« donner un témoignage sincère. Ayant entrepris cet
« ouvrage sur les coquilles à la sollicitation de divers
« amateurs, je m'empresse en conséquence de l'offrir en
« hommage au savant dont les travaux font la gloire de
« son pays, qui a consacré sa vie entière aux progrès de
« la science, qui l'a agrandie par son génie, dont l'amitié,
« les leçons et les ouvrages feront toujours le charme de
« ma vie ».

Quelques courtes notices encore. Deux parues dans les mémoires de la Société linnéenne, l'une d'une vingtaine de pages intitulée : « Etablissement du genre *sarracenia* en familles et description de la variété *S. purpurea* croissant à l'île de Terre-Neuve » (178) ; l'autre de six pages sous le titre « Examen de la question de savoir si les cristatelles ou éponges d'eau douce sont des végétaux (179), puis une note d'une page parue dans les comptes rendus de l'Institut : « Animaux fossiles, note de M. de la Pylaie sur des os de crocodile et de tortue trouvés aux environs de Sablé (Sarthe) » ; et enfin un manuscrit de 182 pages, détenu par le laboratoire de Cryptogamie du Muséum, mélange de botanique et d'archéologie.

(175) Muséum, Ms. 1015.

(176) Muséum, Annales des sciences nat., année 1825, p. 319-325.

(177) Muséum, 5652.

(178) Muséum, Bulletin Linnéen, t. VI, 2^e partie, Mémoires, p. 379 à 395.

(179) Muséum, *Ibid.*, p. 407.

Tel est le bagage qui constitue à l'heure actuelle l'apport de Bachelot de la Pylaie dans le domaine des sciences naturelles. Quelle est sa valeur ?

Pour le savoir, le mieux est de s'adresser à des spécialistes. E. Bonnet dans une étude parue en 1887 dans le *Journal de Botanique* sur « la Flore des îles St-Pierre et Miquelon » (180) a précisément fourni un jugement motivé sur Bachelot, botaniste. Après avoir reconnu que « les premières informations précises que nous possédons sur l'histoire naturelle des îles St-Pierre et Miquelon » lui sont dues, il cite ses Mémoires pleins de détails intéressants sur la géographie, la topographie, la météorologie de cette région. Mais pour ce qui est de la botanique, il déclare sans ambages que son travail sur la flore « n'offre d'autre intérêt que de fournir des indications de localités. Quant aux espèces, elles sont souvent mentionnées sous un nom erroné ou même provisoire ; l'herbier spécial formé par de la Pylaie, est devenu la propriété du Muséum ; l'ordre est loin de régner dans cette collection, la plus grande partie des plantes n'est pas déterminée et ne porte pas d'indication précise de localité, quelquefois la même espèce est mentionnée sous trois noms différents, l'un dans l'herbier, l'autre dans le journal de voyage, le dernier dans la flore manuscrite, et j'ai dû me livrer à un minutieux travail de révision pour faire concorder entre eux ces divers documents. »

Le jugement est sévère et s'il fallait le prendre à la lettre la valeur de Bachelot botaniste serait mince. Car il en ressort nettement que tant d'efforts, pour méritoires qu'ils soient, n'ont pas donné les résultats qu'on eût été en droit d'en attendre et que la science et les connaissances du botaniste n'ont pas égalé son zèle et son dévouement.

Mais, de l'avis même de professeurs et d'assistants de nos jours au Muséum et à divers instituts, ce jugement est trop sévère. Bonnet était un botaniste de cabinet et n'appréciait guère ceux qui herborisaient. Sans doute Bachelot n'a pas fait de dissection, de rénovation dans les

(180) Muséum, R 85, *Journal de botanique*, n° 12, 1^{er} août 1887, p. 180.

espèces. Il identifiait ses récoltes et son rôle s'arrêtait là. Il a préféré explorer et observer. C'est lui qui a recueilli les éléments avec lesquels d'autres ont fait la science.

Il n'en reste pas moins que parmi les naturalistes français du début du XIX^e siècle, il fut celui qui le premier explora l'île de Terre-Neuve au point de vue de la botanique, et, avec une assiduité inégalée, les côtes et les îles de Bretagne. On lui doit la découverte de plusieurs espèces tant d'algues que de mousses et ses collègues lui ont dédié au moins deux nouveaux genres de ces familles de plantes (181). Ses relations avec les botanistes connus de son époque prouvent qu'ils le tenaient pour un homme très instruit, à l'esprit ouvert à toutes les questions scientifiques. Ses travaux déjà lointains, inédits ou perdus dans des publications locales, ont pu être oubliés, mais ne sont cependant pas sans valeur. On doit donc le tenir pour mieux qu'un amateur, au meilleur sens du mot, et il a certainement rendu de grands services dans ce domaine.

S'il en est ainsi pour la botanique qu'il avait spécialement étudiée, qu'en sera-t-il pour l'ichthyologie et la conchyliologie qu'il aborde, d'après ses propres déclarations (182), sans préparation préalable ? C'est Bachelot qui nous détaille lui-même avec verve et pittoresque, sa méthode de travail en tant qu'ichthyologue :

« J'ai alors senti la nécessité de m'établir sur la côte, d'y épier l'arrivée des bateaux de pêche, pour me procurer les poissons qui m'intéressaient, les dessiner, et les décrire au sortir de la mer. Quant aux détails qui concernent ces poissons, il m'a fallu me mêler parmi les pêcheurs, même leur payer bouteille au cabaret ; et là, enfin, j'obtenais au milieu de la fumée des pipes le complément des détails concernant chaque espèce. »

Certes, la méthode d'observation directe sur la côte est à louer, encore qu'incomplète. Mais borner là son travail de naturaliste, c'est un simple procédé, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'offre rien de scientifique.

Toutefois l'illustre Cuvier n'a pas dédaigné sa collabo-

(181) Un genre d'algues marines (*Pylaiella*) et une muscinée rare (*sphagrum Pylaiei*).

(182) *Muséum*, 8 p. 323, Congrès scientifique de France, Poitiers, p. 524.

ration, en tout cas comme dessinateur (183). Et dans son ouvrage sur les poissons, il lui a accordé un remerciement, dont Bachelot s'est glorifié. Si Cuvier se borne à reconnaître qu'il lui doit certains éléments de son travail, du moins les a-t-il tenus pour importants puisqu'il les a utilisés.

Quant à la conchyliologie, l'exemplaire de Cuvier détenu par le Muséum porte sur le feuillet de gauche une inscription qui en définit parfaitement la portée : « ouvrage curieux pour l'homme du monde, par les détails qu'il renferme sur les animaux qui occupent les coquillages, et indispensable aux personnes qui habitent les bords de la mer ou la campagne et qui veulent commencer une collection ».

En résumé, Bachelot de la Pylaie, qui dès ses premières manifestations s'est appelé « naturaliste » et qui est qualifié « botaniste » sur son acte de décès, a utilisé dans ses recherches d'histoire naturelle son remarquable esprit d'entreprise mis au service de connaissances certainement sérieuses.

Il a entretenu des relations suivies avec les plus illustres représentants de ces sciences à son époque. Ils l'appréciaient et n'ont pas dédaigné d'accepter parfois sa collaboration.

Cependant encore qu'il eût l'esprit ouvert à toutes les questions scientifiques, il n'a pas poursuivi des études bien commencées mais incomplètes. De ce fait il ne peut pas être considéré comme un botaniste de premier ordre. Toutefois son apport personnel à cette branche des sciences naturelles est certainement très grand et il serait injuste de ne le considérer que comme un amateur. Les spécialistes d'aujourd'hui déplorent l'injuste oubli dans lequel il est tombé et souhaitent une mise à jour de ses œuvres dont on a sous-estimé l'originalité et la valeur. Ainsi pourra-t-il reprendre la place qui lui est due et qui, pour n'être pas de premier plan, ne laisse pas que d'être fort honorable.

(183) Muséum, Ms. 1015.

CHAPITRE II

Bachelot archéologue

Botaniste, si l'on peut dire, de profession, Bachelot de la Pylaie est devenu archéologue d'occasion. Mais alors qu'au cours des ans le naturaliste a senti fléchir son zèle et a peu à peu abandonné ses recherches, l'antiquaire, comme on disait alors, a suivi la pente où le poussait sa curiosité. Il a accentué sa tendance et l'a développée jusqu'à la fin de sa vie. Comment est née cette nouvelle vocation ?

On peut sans beaucoup de chances d'erreur en reporter le mérite à son compatriote Rallier, comme lui de Fougères. Rallier était déjà membre correspondant et très actif de la Société des antiquaires de France, lorsque Bachelot de la Pylaie a sollicité, vraisemblablement à son instigation, d'être affilié à cette compagnie, en 1818.

D'entrée et pour justifier sa candidature, il a lu trois études, aujourd'hui perdues : un mémoire sur l'« emploi d'une pierre coquillière de transport et découverte d'anciens tombeaux » puis des « recherches et découvertes dans le pays des Agnotes (Davville) situé sur la côte N.-O. à l'extrémité de l'Armorique ». Et une « Notice sur les monuments druidiques découverts dans l'île de Guernesey ». Enfin il a produit un dessin des dolmens de St-Pol-de-Léon et promis une notice sur ces monuments. Ce sont là ses débuts pour ainsi parler officiels en archéologie. Désormais il cultivera ce domaine auquel il consacrera une part sans

cesse croissante de ses recherches, jusqu'à ce qu'il finisse par absorber toute son activité.

Il expose les résultats obtenus, soit oralement à la Société des antiquaires de France ou au congrès scientifique de Poitiers, soit par écrit dans de multiples monographies, la plupart de quelques pages seulement ou au cours de ses essais d'ordre plus général.

Beaucoup de ces notices, dont les titres sont connus n'ont pas encore été retrouvées et il est vraisemblable que la liste établie à ce jour s'accroîtra encore.

Cependant, admis comme membre correspondant de la Société des antiquaires, son zèle semble se refroidir. Il faut attendre l'année 1824 pour assister à une nouvelle manifestation de sa vocation archéologique. Encore est-ce sous les auspices du dessinateur qu'elle se révèle. Il annonce un portefeuille de dessins qu'il énumère par la suite. Ce doit être une collection de vingt-deux anciens châteaux des environs de Fougères, plus le Mont St-Michel et l'ancienne abbaye de Savigny. A cette collection s'ajouteront les croquis des pierres druidiques qu'il a observées en Basse-Bretagne, ceux des châteaux de Durtal, Châteaubriant, Vitré, Chinon, Loches. Mais, comme on le sait déjà, la promesse n'est pas tenue.

En 1826 seulement il reprend ses communications par des observations verbales sur les monuments celtiques de Loc-Mariaker et lit une nomenclature des dolmens qu'il a examinés sur ce territoire.

Puis il fait paraître une « Notice sur la ville de Ste-Suzanne, sur les débris de fortifications vitrifiées de son ancien château et sur les dolmens situés dans son voisinage ».

Ensuite se succèdent un « Mémoire sur Carnac », une « Note sur les cercueils en pierre de Millières », et, en 1834, quatorze mémoires accompagnés de dessins à la mine de plomb où il a consigné le résultat de ses recherches en Bretagne. Ces Mémoires se rapportent à Carnac, à la Vénus armoricaine, aux statues de Locminé, aux monuments de Locmariaker, d'Erdeven, de Penmarch, à l'ancienne ville d'Ys, etc. La plupart étaient encore inconnus tout dernièrement. Seul le mémoire sur « La Roche-aux-Fées, département d'Ille-et-Vilaine » existait, au tome XII

des Mémoires de la Société des antiquaires de France et dans le recueil intitulé « Recherches archéologiques et géographiques » paru à Bruxelles. Les manuscrits récemment mis à jour de l'Académie des inscriptions en restituent une partie. Ils comprennent en effet l'étude « sur les monuments de Carnac » et les « Recherches archéologiques dans les communes de Plouharnel, Ardeven, Entelle, le château d'Elven (Morbihan), précédées d'un examen critique des monuments de Carnac ».

Une autre note à la Société des antiquaires est consacrée à « Une chapelle de Sainte-Agathe près de Langon, sur la Vilaine » où se trouvent des peintures très anciennes qui, suivant l'auteur, ont beaucoup d'analogie avec celles des tombeaux égyptiens. Dans une lande du voisinage, il existe des pierres isolées ou peulvens, sous l'une desquelles il a trouvé des monnaies qu'il appelle « gauloises » (184).

Cette même année 1834 il se dépense beaucoup au Congrès scientifique de Poitiers. Il est secrétaire de la section d'archéologie. Il intervient dans toutes les discussions, communique verbalement ses recherches archéologiques à l'île de Noirmoutiers, discourt sur Locmariaker et Carnac où l'on doit voir « un monument érigé au culte des astres », critique la destruction regrettable de nombreux monuments préhistoriques. Il offre un mémoire intitulé « Précis sur l'île d'Yeu (partie archéologique) ». Il fait un exposé sur une ogive observée à l'île de Noirmoutiers et prend part à une discussions sur le style ogival, dans laquelle un des membres du congrès prend pour exemple une église de Haute-Alsace. A la description qui en est faite, Bachelot de la Pylaie fait observer qu'il y aurait beaucoup d'analogie entre cet édifice et l'église St-Sauveur, visitée par lui à l'île d'Yeu. C'est ce passage, inexactement interprété, qui a donné à croire qu'il a séjourné en Alsace alors qu'on ne trouve aucune trace de ce voyage parmi ses nombreux déplacements (185).

En 1836 il fait paraître une « Notice sur l'ancienne église de Notre-Dame-Garde-Fortune et des Périls, aujourd'hui

(184) S.A.F., t. XII, 1836, p. III et p. 95 à 103.

(185) Muséum, 8^o n 323, Congrès scientifique de France, session de Poitiers, 1834.

d'hui dite de Prisce près Laval » (186), puis « Recherches et découvertes archéologiques faites depuis Nantes jusqu'à l'embouchure de la Loire » (187), fascicule dans lequel il étudie les communes de Donges, Montoire, Saint-Joachim, Crossac et Besné.

L'année suivante il signale verbalement à la Société des antiquaires un « fragment de rocher remarquable par une configuration humaine très bien caractérisée ; il est situé près de Crozon (Finist.) ». Il a vu aussi dans l'île de Sein et dans l'île d'Yeu d'autres rochers à forme humaine. Puis il montre les dessins de trois autres monuments de la Bretagne dont l'un est une pierre brute terminée par une tête de femme grossièrement sculptée ; elle se trouve dans les landes voisines du Grand-Champ près d'Erdeven (Morbihan). Mais le procès-verbal prend soin de noter que ces trois monuments ont déjà été décrits par l'abbé Mahé (188).

La précaution n'est pas inutile, notre Bachelot prenant volontiers son bien où il le trouve.

Dans le même temps il fait paraître deux études : « La Ville-Avranc près Fougères, département d'Ille-et-Vilaine » et « La chapelle de St-André, du bourg de Domagné, arrondissement de Vitré, département d'Ille-et-Vilaine » (189).

Puis après une interruption de trois ans il donne lecture aux antiquaires d'une « Notice sur des monuments conformes à ceux des Celtes, découverts par Davidson, dans l'Afrique sept¹ ». C'est une comparaison entre les monuments qu'il appelle « druidiques » de la Bretagne et des monuments analogues découverts en 1838 dans la partie occidentale du nord de l'Afrique. Cette note rapidement lue peut laisser penser qu'il est allé lui-même en Afrique. Mais il n'en est rien. C'est d'après le récit de deux voyageurs africains, Davidson et Roset que Bachelot de la Pylaie édifie sa comparaison. Prudemment d'ailleurs, la Société lui laisse, sans les approuver ni les combattre, le mérite de ses hypothèses (190). Plus tard il insère cette étude dans le recueil édité à Bruxelles en 1850.

(186) Bibl. nat. Lk7 27753 (extrait de l'Annuaire de la Mayenne, p. 1836.

(187) Bibl. nat. Lj6 33.

(188) S.A.F., Mémoires, t. XIV, 1838, p. LXXII et LXXIII.

(189) S.A.F., Mémoires, t. XIV, 1838, p. 30 à 35 et 85 à 97.

(190) S.A.F., Mémoires, t. XVII, 1844, p. XLVII.

Vient ensuite « Erqui ou *Reginea* port des Curiosolites » (191), qui sera reproduite en 1850 dans le même recueil.

En mai 1840 il soumet à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en deux envois, quatorze manuscrits d'une part, et quatre d'autre part. La plupart ont déjà fait l'objet de communications à diverses sociétés savantes. Certains cependant sont entièrement inédits. Ce sont : « l'Archéologie celtique du département d'Ille-et-Vilaine », avec 54 croquis ; « les Camps du département d'Ille-et-Vilaine et chapelle romaine » ; « les recherches historiques et preuves locales que St-Père-en-Retz était l'ancien *Ratiatum* » ; « l'excursion archéologique à Jublains, *Noviodunum Diablintum* » ; « Edifices de construction romaine découverts dans le département d'Ille-et-Vilaine » ; « Recherches géographiques et historiques sur la position de Corbillo » ; « L'ilot du Pilier, primitivement l'abbaye ».

Puis, en 1848, il publie « Notice sur l'île de Sein, sommaire de mon voyage archéologique dans le département des Côtes-du-Nord en 1845 ; Esquisse de l'excursion que je fis dans les arrondissements de Lannion, Perros-Guirec, Tréguier, Chatelaudren, etc. au mois d'août 1844 ; Découverte d'une construction romaine près de St-Renan ; Recherches archéologiques sur Lohéac » (192). C'est un recueil de cinq notices dont la plus longue a quatorze pages et où sont traités des sujets divers.

La « Notice sur l'île de Sein » a huit pages. Il l'a adressée dès le 21 avril 1846 à M. Aymar de Blois, président de la Société archéologique du département du Finistère. En huit pages il énumère les monuments mégalithiques qu'il a découverts, se livre à de vives attaques contre M. de Fréminville, passe en revue climat, géologie, botanique, femmes, culture, habitations, productions, ancien nom et limites, décrit la chapelle St-Corentin et le carnaval.

Le « Sommaire de son voyage dans les Côtes-du-Nord en 1845 » a douze pages et n'est pas moins varié. Il a confié d'ailleurs le résultat de ses recherches, dès le moment même où il les a faites, au « Publicateur des

(191) S.A.F., Mémoires, t. XVII, 1844.

(192) Bibl. nat., Lj⁵ 38. Brest, imp. de C. Leblois (1848), 2 parties en 1 vol. in-8°.

Côtes-du-Nord » et en a complété le récit dès son retour à Brest dans les n^{os} du 31 juillet et du 14 août de « L'Armoricaïn ». Près de St-Brieuc il prétend avoir découvert un camp à St-Péran, que d'autres archéologues contestent, et il se livre à d'acerbés récriminations sur la priorité de la découverte du « Baron de la Pylaie ».

Puis en huit jours il parcourt la région de Moncontour, Yffiniac, Plédran, Lanleff. Il y découvre camps romains et pierres druidiques et en prend texte pour polémiquer contre Fréminville.

L'esquisse de l'excursion dans les arrondissements de Lannion, Perros-Guirec, Chatelaudren en 1844 a huit pages. On y trouve l'indication de minéraux adressés par lui au cabinet d'histoire naturelle de Rennes, une comparaison inattendue de Perros avec l'Égypte et le rappel de neuf jours passés à Perros pour dessiner les chapiteaux des piliers de l'église.

La « Découverte d'une construction romaine près de St-Renan » n'a que deux pages.

Enfin les « Recherches archéologiques sur Lohéac » étudient en quatorze pages des généralités, les Buttes de Lohéac, le bourg, son église, ses maisons remarquables, le cimetière occupant le sol sur lequel les Romains avaient établi leur *mansio* ou étape, le prieuré de St-André de Lohéac, l'industrie du pays et les améliorations à apporter.

Au total ces cinq notules groupées dans un recueil factice sont l'apport de ses voyages en Bretagne durant les années 1843 à 1846, mais seulement — à l'exception de l'île de Sein et de Lohéac — pour les Côtes-du-Nord.

Or il a voyagé à la même époque dans le Finistère qu'il avait d'ailleurs déjà parcouru à une époque antérieure. C'est le résultat de toutes les courses qu'il a effectuées à différentes reprises dans ce département qu'il a groupé dans le plus volumineux de ses recueils intitulé « Etudes archéologiques et géographiques mêlées d'observations et de notices diverses ».

Si des vingt-et-une notices dont il se compose, on extrait six études connues et concernant des sujets différents (193),

(193) Ce sont les études suivantes :

« Résultat de mes études archéologiques et géographiques depuis Nantes jusqu'à l'embouchure de la Loire », publié en 1836 ;

toutes les autres étaient inconnues jusqu'à la découverte du Recueil — dont on savait cependant l'existence. Elles ont toutes trait au Finistère et plus particulièrement à la presqu'île de Crozon et, bien entendu, comme dans les études analogues concernant les Côtes-du-Nord, abordent tous les sujets.

Le récit de ses randonnées, des notes d'archéologie mégalithique, gallo-romaine, médiévale, des descriptions de pays ou de traits de mœurs, des observations géologiques s'enchevêtrent ou se juxtaposent au hasard de l'inspiration dans la même notice ou dans des notices différentes. Une analyse très vivante en a été faite par le docteur Vourch à la Société archéologique du Finistère. C'est le dernier en date connu des écrits archéologiques de Bachelot de la Pylaie.

Mais entre la publication du premier et du second de ces recueils, il a encore rendu compte verbalement, à la Société des antiquaires, de son voyage en Belgique et en Hollande. Il a visité, entre autres, aux environs de Bruxelles une ancienne position fortifiée et redécouvert à Ostende une colonne de granit fort curieuse et qui était « pour ainsi dire oubliée ». Il serait étonnant qu'il n'eut rien écrit sur ce voyage.

Il a lu un mémoire intitulé « Recherches archéologiques sur la commune des Moelans » et tiré à 25 exemplaires. Mais une discussion s'est engagée à la suite de cette lecture et sans que l'on sache ce qui s'y est passé, il a retiré son mémoire.

Enfin ses ultimes manifestations aux séances de la Société des antiquaires en 1848 portent d'une part sur des observations archéologiques faites sur une chapelle ruinée de Corbeil et d'autre part sur une localité curieuse de Bretagne nommée Coz-Gué-Odet regardée comme l'antique Lexobra et située à l'embouchure de la rivière de Lannion. Mais Bizeul, présent à la séance, a contesté ses données.

« Erqui ou *Reginea*, port des Curiosolites » offertes à la S.A.F. en 1842 ;

« Notices sur les monuments conformes à ceux des Celtes, découverts par Davidson dans l'Afrique sept¹⁰ », lues à la S.A.F. en 1840 ;

« Camp de Péran à rempart vitrifié près de St-Brieuc » annoncé en 1845 dans son voyage dans les Côtes-du-Nord ;

« La Roche-aux-Fées du département d'Ille-et-Vilaine », publié par la S.A.F. en 1836.

C'est en 1848 aussi qu'il a présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le concours du grand prix Gobert, un volume in-8°, en épreuves, intitulé « Etudes archéologiques mêlées d'observations et de notices diverses ». C'est le fameux ouvrage dont on ne connaît présentement que quatre exemplaires : celui qui est la propriété de M. Callias, celui du colonel Gillot, celui de la Bibliothèque royale de Bruxelles et celui de l'Académie. Mais ce dernier offre sur les trois autres cet avantage inappréciable qu'il est accompagné de lithographies et d'une carte en dépliant de la Bretagne celtique.

Ainsi de 1818, date de sa première manifestation archéologique, à 1850, il a écrit sans discontinuer pour ainsi dire, multipliant les notices qu'il fait paraître au hasard de ses séjours et parfois réunit ensuite en recueil, et dont beaucoup n'ont pas encore été retrouvées ou même sont totalement inconnues. Si la valeur de son œuvre égale sa fécondité, Bachelot de la Pylaie est certainement un très grand archéologue.

De fait, c'est la classe qu'on serait volontiers tenté de lui attribuer si l'on se contentait d'un examen superficiel et en particulier si on le jugeait sur certaines parties de son œuvre prises absolument. On l'a même qualifié de « génial précurseur ». Cependant il convient, avant de hasarder une appréciation motivée sur Bachelot archéologue, d'étudier l'ensemble de sa production tant orale qu'écrite et aussi de le replacer dans son cadre.

Deux caractéristiques frappent tout d'abord. La première c'est la continuité dans l'effort. La seconde c'est, si l'on en excepte quelques études peu importantes, la limitation à la seule Bretagne du champ de ses recherches. Ces deux traits confèrent à son œuvre une remarquable unité.

A cela s'ajoute la conviction enthousiaste qui anime l'auteur et qui se maintient intacte jusqu'à la fin. Puis le mode de travail, cette prospection sur place par d'incessants voyages répétés, renouvelés en toute saison, où la constatation se fait sur pièces et non sur documents. Toutes conditions des plus favorables pour obtenir des résultats remarquables si la science de l'archéologue va de pair avec son zèle et sa ténacité.

Or sa science est, tout au moins au début, plus faite de bonne volonté que de connaissances acquises par l'étude. Bachelot de la Pylaie s'est improvisé archéologue par l'intermédiaire du dessinateur. Par la suite, au cours de ses recherches accumulées avec les ans, il a acquis une expérience étendue née de ses qualités d'observation et de la répétition de ses efforts. Mais lorsqu'il passe de la description et de l'énumération de ce qu'il a vu à la doctrine et qu'il tente de s'élever jusqu'au domaine des hypothèses, son manque de bases solides se révèle aussitôt. Réduit à ses propres moyens, il procède par affirmations hasardeuses et confond styles et époques. Ainsi dans une église à l'île d'Yeu, reconstruite postérieurement au XIII^e siècle, mais qu'il croit antérieure au XI^e siècle, il trouve déjà du gothique ! (194). Dans la statue de N.-D. des Marais de l'église St-Sulpice à Fougères, il voit une ancienne statue de la déesse Cybèle, mère des dieux (195). Les vases trouvés à Noirmoutiers sont des « vases étrusques » (196). D'autres vases et des monnaies sont facilement « gaulois » pour le descripteur. Des emplacements de camp gaulois (?) et de champs de bataille des VI^e et VII^e siècles sont identifiés par lui avec une facilité déconcertante. On multiplierait sans peine les observations de ce genre.

Parfois il annonce la découverte d'un monument ou émet une hypothèse ingénieuse. Mais dans ce cas, il omet généralement d'indiquer qu'il reprend l'œuvre ou l'hypothèse d'un autre. Et dès lors la question de l'antériorité et de la conception de ses théories se pose. Pour l'étudier sous cet angle, il sied de saisir les procédés de Bachelot de la Pylaie dans les manifestations qui lui ont valu l'admiration de ses chroniqueurs.

Les deux plus caractéristiques à cet égard sont ses communications et ses opinions sur Carnac ainsi que son étude sur la Roche-aux-Fées. Le fait qu'il ait vu dans les pierres de Carnac « un monument érigé au culte des astres » lui attire de nos jours les plus grandes louanges. Il appartient à des spécialistes plus compétents d'apprécier le bien fondé de l'hypothèse. Pour la commodité de la

(194) D^r BAUDOUIN. Bachelot de la Pylaie, p. 16.

(195) E. AUBRÉE, *in* Journal de Fougères.

(196) D^r BAUDOUIN, B. de la Pylaie, p. 20.

discussion supposons-la exacte. Le mérite de l'avoir émise revient-il vraiment à Bachelot de la Pylaie ? Pas le moins du monde. Il l'a exprimée pour la première fois en 1834 au congrès de Poitiers. Or, dès 1826, elle avait été émise par le comte de Penhouet et imprimée dans les Mémoires de la Société des antiquaires de France. « Vaste thème céleste », ainsi s'exprimait M. de Penhouet en écrivant sur Carnac (197), et Bachelot de la Pylaie ne pouvait l'ignorer, lui qui prenait part aux séances de la Société à cette époque. Au demeurant, lui-même est-il bien convaincu ? Le rapport fait par M. Berger de Xivrey à l'Académie des inscriptions en 1841 autorise au moins le doute. Car on y lit ces lignes : « M. le baron de la Pylaye (*sic*) qui nous a adressé en manuscrit les volumineux résultats de ses conjectures, avoue assez gaiement n'en être qu'à son second système d'interprétation, tandis qu'un de ses plus savants amis et rivaux dans la carrière a déjà changé de système interprétatif cinq fois » (198).

De plus Bachelot traitant le sujet de Carnac à la Société, au cours de l'année 1828 ou 1829, s'est attiré les protestations d'un autre membre de la Société, M. Jorand qui, dès 1824, a fait une communication sur ces monuments, les a dessinés et tient à marquer l'antériorité de ses recherches. Le procès-verbal de la séance a pris acte du fait et B. de la Pylaie a dû battre en retraite (199).

Il en va de même pour la Roche-aux-Fées. Car son étude est de 1836. Mais dès 1820 Rallier avait communiqué à la Société des antiquaires un dessin bien fait de cette Roche et un travail sur le monument (200). Or à un double titre Bachelot ne pouvait l'ignorer : il est le compatriote de Rallier et son confrère à la Société. Il a donc suivi Rallier sans le nommer. Il n'a pas découvert la Roche-aux-Fées.

De même son étude sur Ste-Suzanne et les fortifications vitrifiées vient à la suite d'une communication d'un professeur de l'Université d'Edimbourg et d'un mémoire de Rallier (201). Telles sont également ses découvertes dans

(197) S.A.F., Mémoires, t. VII, 1826, p. XVII, XVIII et XIX.

(198) Rapport de B. de Xivrey à la séance publique du 30 juillet 1841.

(199) S.A.F., Mémoires, t. IX, 1832, p. XVI.

(200) S.A.F., t. II, 1821, p. 18.

(201) S.A.F., t. VIII, 1829, p. 10 et 11.

les Côtes-du-Nord. Il dénigre M. de Fréminville, mais bien souvent il vient après lui. Ainsi Bachelot marche volontiers sur les brisées de ses confrères, ne craint pas d'adopter et d'énoncer leurs hypothèses, mais sans citer ses auteurs. Sans doute il convient d'être indulgent en ces matières. La gent archéologue est particulièrement ombrageuse et il est parfois difficile de démêler le mérite vrai et la priorité des concurrents dans leurs âpres contestations.

Au demeurant, si l'on consulte les Mémoires de la Société des antiquaires de France, on constate que tout au long de la participation de Bachelot de la Pylaie à ses travaux, on loue son zèle, on vante le « laborieux voyageur », « l'actif correspondant », mais on entoure de réticences, de restrictions, certaines de ses communications. On lui laisse fréquemment la responsabilité de ses affirmations, quand on ne l'oblige pas à retirer son travail. On prend soin de noter les réclamations de ses confrères sur lesquels il usurpe, ou la contestation de ses données (par Bizeul par exemple), mais jamais l'inverse.

Cette manière de juger n'est pas particulière à la Société des antiquaires. D'autres contemporains rapportent qu'il n'est pas exempt d'erreurs (202), qu'il est homme d'imagination autant que de science, et qu'il est permis de discuter la valeur de ses thèses (203).

Le jugement enfin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres renforce encore ces appréciations. Appelé à donner son avis sur l'œuvre que Bachelot de la Pylaie a soumise à l'Académie, le rapporteur de la commission chargé de leur examen en 1841 a émis le jugement suivant : « relevés topographiques précieux, dessins exacts, mais trop de suppositions et de celtomanie ». Et il a conclu à une mention honorable « pour les dessins ».

Et, en 1848, le rapport de M. Lenormant, lu à la séance publique du 1^{er} septembre, contient le passage suivant : « M. de la Pylaie... met la dernière main à un grand ouvrage sur les antiquités celtiques de la Bretagne. Pendant quinze ans il n'a épargné ni travaux ni fatigues ; à force de s'éloigner des routes battues, il a le droit de se

(202) Abbé Jossé, *Auxiliaire Breton* de 1836.

(203) D^r Merland cité par le D^r Baudouin.

croire entré dans la famille de ces hardis explorateurs qui percent les continents inconnus. Ses portefeuilles sont remplis d'une foule de matériaux inédits, dessinés avec scrupule : plans, cartes, descriptions, itinéraires, rien ne manque à cette exploration vraiment gigantesque, rien, que la différence qui existe entre les méditations du cabinet et les conjectures du bivouac. C'est ainsi que des traces trop multipliées de négligence ou de préjugés enlèvent à M. de la Pylaïe la haute récompense à laquelle il aspire. A moins qu'il ne s'amende elle sera recueillie par quelqu'un de ses successeurs, moins méritant peut-être, mais plus circonspect ».

Jugement que l'on peut dire prophétique puisque Bachelot a sombré dans l'oubli, bien injustement alors que ses émules les Fréminville, les Bizeul ont survécu. Et peut-être l'illustre Boucher de Perthes, lui-même alors receveur des douanes à Morlaix, plus homme de lettres qu'homme de science, a-t-il orienté ses recherches, auxquelles on doit la préhistoire, en partie à l'exemple de Bachelot, qu'il a connu à cette époque en Bretagne. Si cette hypothèse se confirmait avec quelle mélancolie ne faudrait-il pas souligner l'exactitude des vues de Lenormant !

Qu'il en soit ainsi ou non, le fait demeure, qu'il importe de soumettre au crible serré de la critique les travaux de Bachelot de la Pylaïe, au double point de vue de la valeur réelle et de l'originalité des théories émises, lorsque l'on veut les utiliser.

Mais si sa science a des limites, il faut admirer sans réserve l'effort patient de quarante années qui lui a fait parcourir sans répit la Bretagne du nord au sud et de l'est à l'ouest, et décrire tout ce qu'il a vu. Sous ce rapport il est incomparable et le catalogue des monuments mégalithiques de toute la péninsule Armoricaïne qu'il a réunis, a une valeur inestimable.

Témoin précieux et inégalable dans l'énumération et la description mais sujet à caution dans l'interprétation, tel est le verdict provisoire qu'il semble permis d'émettre sur l'archéologue, au stade actuel de la question. Plutôt que « précurseur » son qualificatif véritable serait « témoin fidèle » ou « vulgarisateur ». Il a su faire siennes les théories naissantes. Alors que leurs inventeurs, confinés dans

les limites étroites de leur tour d'ivoire y épuisaient leur rayonnement, Bachelot de la Pylaie, curieux de toutes choses, voyageur infatigable, les diffusait et les répandait dans les congrès, les feuilles éphémères, les réunions savantes. Il les étayait de la masse dense et complète des documents étudiés sur place et minutieusement décrits. Son mérite pour être moindre n'en est pas moins certain. Quiconque s'intéresse aux monuments mégalithiques de la Bretagne devra obligatoirement se référer aux travaux de Bachelot sur ce sujet, sous peine de faire œuvre incomplète.

CHAPITRE III

Bachelot essayiste

Le troisième aspect sous lequel se révèle Bachelot de la Pylaie dans ses écrits est celui d'essayiste. Là il touche tous les sujets. Tour à tour il narre ses aventures, ses voyages, ses impressions. Il aborde l'étude des mœurs, les considérations politiques, l'histoire.

Les écrits où sont réunis ces matières très diverses sont en nombre fort restreint ; mais ils sont aussi parmi les plus volumineux et les plus vivants des manuscrits qu'il ait laissés. On peut les grouper sous deux rubriques bien distinctes : les essais proprement dits d'une part, les impressions de voyage d'autre part.

I

I. — LES ESSAIS PROPREMENT DITS

Ce sont les écrits dans lesquels Bachelot de la Pylaie a réuni en un même cadre l'étude des particularités caractéristiques de régions bien limitées. Ces Essais sont actuellement au nombre de quatre.

Ce sont : 1° L' « Essai sur la statistique de l'île d'Houat

et de Hoedic », daté de 1826 et resté manuscrit (204) ; 2° Une « Notice sur l'île de Sein » dont le manuscrit, écrit en 1846, est détenu par le Muséum (205) et qui a été imprimé en 1848 (206) ; 3° Une « Notice sur l'île d'Yeu », dont il a lu des fragments en 1834 au congrès de Poitiers (207) ; 4° Une « Notice sur l'île de Noirmoutiers » (208).

L' « Essai sur la statistique des îles d'Houat et de Hoedic » compte 71 feuillets divisés en cinq sections : une première section composée de trois chapitres énonce des généralités sur l'île d'Houat, esquisse son histoire et énumère ses antiquités, traite de l'action des eaux sur les côtes ; la deuxième section consacrée à la population aborde les mouvements de la population, l'hygiène, les mœurs, le langage, l'état de la fortune, l'habitation, l'administration ; la troisième section étudie l'agriculture, le bétail, la navigation, le commerce, la pêche ; la quatrième section est celle de l'histoire naturelle avec cinq chapitres : Zoologie, Botanique, Minéralogie, Climat, Eaux ; la cinquième section enfin se livre à des considérations politiques visant à l'utilité de ces îles pour la France et à la nécessité de les fortifier.

La « Notice sur l'île de Sein » n'a que huit pages réparties en cinq rubriques : 1° Monuments mégalithiques ; 2° Climat, Géologie, Botanique ; 3° Femmes, Culture, Habitations, Productions ; 4° Ancien nom, limites ; 5° Chapelle Saint-Corentin, Carnaval.

Le « Précis géographique et historique sur l'île Dieu » (*sic*) n'a que sept pages. Par contre l'« Ile de Noirmoutiers considérée succinctement sous ses divers aspects » compte 130 pages écrites d'une écriture petite et serrée. C'est le plus important des Essais. Il se compose d'une série d'études : 1° Considérations générales sur le pays et les environs : formation de la baie de Bourgneuf et de l'île de Noirmoutiers (14 pages) ; 2° Topographie et tableau synoptique des divisions du territoire ; 3° Etude de l'industrie : céréales, usages agronomiques, salines, fabrique de la

(204) Muséum, Ms. 1807.

(205) Muséum.

(206) Bibliothèque nationale, Lj⁵ 38.

(207) Académie des inscriptions et belles-lettres.

(208) *Ibid.*

soude, usines ; 4° Histoire, avec une liste des abbés de N.-D. la Blanche ; 5° Endroits habités ; 6° Monuments druidiques, mœurs et usages, faits historiques ; 7° Zoologie (42 pages) ; 8° Considérations géologiques. Enfin cinq cartes et des cartons.

Tels quels, ces Essais contiennent bon nombre de renseignements dont on peut encore faire état. Dans l'ensemble ils représentent l'effort de la Pylaie pour se hausser à un niveau plus élevé que celui des courtes monographies qui sont l'ordinaire de sa production. Sans doute ni la composition, ni l'originalité des aperçus ne permettent de classer leur auteur parmi les écrivains de premier rang. Mais il savait beaucoup, sa culture était variée et sa curiosité était vaste.

Dans son essai sur Noirmoutiers comme dans sa notice sur l'île de Sein on trouve les mêmes facultés d'observation exacte, consciencieuse et de narration aisée. Il relève maint trait pittoresque qui fait image. Dans l'ensemble ses travaux constituent un témoignage précieux pour l'époque à laquelle ils ont été observés et décrits. Bachelot apporte sa coutumière précision à la description de ce qu'il voit.

Sous cet angle l'essayiste a fait œuvre méritoire et sera toujours consulté avec fruit.

II. — IMPRESSIONS DE VOYAGE

Plus personnelles et surtout plus vivantes sont les impressions de voyage.

Elles comprennent d'abord le journal de son premier séjour à Terre-Neuve qui compte 86 pages (209).

On y trouve des détails curieux et réalistes sur l'installation des pêcheries et la vie des pêcheurs de morue. C'est ainsi par exemple qu'il décrit les « chauffaux » :

« Vis-à-vis les groupes d'habitations, l'on établit ordinairement un chauffau qui est l'atelier où l'on tranche la

morue. C'est là qu'on lui coupe la tête, qu'on enlève ses boyaux et qu'on ouvre son corps pour le porter ensuite sur les grèves ou sur les bancs de cailloux. On préfère ces localités parce que la pierre s'échauffe beaucoup par la chaleur et retient celle-ci bien plus qu'un sol où abonde l'humidité. Ces chauffaux, toujours au bord de la mer, consistent en une maison allongée ou en une espèce de corridor élevé, ouvert à ses deux extrémités couvert par un petit toit et dont les côtés ne sont, ainsi que le toit, qu'un treillage en branches de sapin entrelacées entre les pièces qui font la force de cette construction. Ces pièces principales descendent au-dessous du plancher de cet atelier dont l'élévation est calculée sur celle où parviennent les eaux dans les grandes marées. Ce chauffau ainsi porté sur ses poteaux a un aspect très pittoresque. Etabli sur un plan oblique, l'extrémité qui fait face à la mer offre une échelle dont la largeur égale celle de l'ouverture de l'atelier. Au devant de l'ouverture et à l'extrémité de l'échelle, se trouve une plate-forme où l'on porte et dépose le poisson que les bateaux apportent chaque soir de la pêche ».

Avec la même précision et le même réalisme, il dépeint l'existence des pêcheurs : « si les hommes, excédés de la fatigue d'un travail continu, ou malades, veulent prendre un moment de repos, les capitaines qui surveillent l'ouvrage les raniment à coup de bâton, ce qu'on appelle le *bois blanc de Terre-Neuve*. Le matelot qui s'engage pour tout le temps de cette pêche, reçoit une modique somme dont le total éprouve encore le plus de réductions qu'il est possible aux capitaines et aux armateurs, mais beaucoup promettent, c'est toujours leur usage. Si ce malheureux, après avoir ramé vingt heures de suite, éprouve une courbature, un abattement général, certains armateurs le traitent avec une forte rôtie de vin. Pendant que notre homme repose, ils le visitent et s'assurent s'il dort paisiblement. S'il a reposé ainsi toute la nuit, au matin on lui fait prendre une même dose de vin chaud et on l'engage à se lever. S'il s'y refuse par un reste de fatigue, martin-bâton lui rend son activité précédente. Je tiens ces détails de qui se félicite de l'application du remède. Si l'on ne considère que la morue tout est bien et licite lorsque le pêcheur y trouve

son avantage. Epiant jusqu'aux moindres mouvements de l'équipage, la corde ou le bâton menace sans cesse qui-conque se ralentit ou veut se reposer lorsque la pêche est favorable ». Document curieux sur le traitement des terre-neuviens de cette époque, encore qu'il soit écrit d'un style lourd et incorrect.

Plus loin il trace une esquisse de la banquise. Et la tentative de faire, par mer, le tour de Terre-Neuve lui fournit le sujet de quelques traits pittoresques, ainsi du reste que le trajet de retour en France.

Un autre manuscrit de 174 pages est consacré à son second voyage à Terre-Neuve (210). On y trouve entre autres une description des beaux jours de l'été en pleine mer, la fin du tour de l'île entreprise en vain au précédent voyage, la description d'une aurore boréale, celle d'un coup de vent avec toutes les goëlettes à la côte.

Les récits de ses voyages ultérieurs en Bretagne sont contenus dans deux recueils imprimés.

Le premier est composé de cinq études relatant, outre les résultats archéologiques de ses recherches, ses déplacements dans le département des Côtes-du-Nord (211). Le second est le recueil de 531 pages que possèdent l'Académie des inscriptions à Paris et la Bibliothèque royale de Bruxelles (212). Les vingt-et-une notices dont il se compose retracent en différents endroits le complément de ses pérégrinations en Bretagne à la même époque, mais dans le département du Finistère.

Ce sont là, et de beaucoup, de toutes ses œuvres imprimées les plus volumineuses. Mais elles offrent l'une et l'autre cette particularité qu'elles ne constituent pas un tout, écrit d'après un plan préétabli et dans un ordre déterminé. C'est l'assemblage disparate d'études diverses mises bout à bout sans idée préconçue. Aucun lien commun n'en impose l'insertion dans un recueil plutôt que dans l'autre, si ce n'est la région territoriale à laquelle elles se rapportent. Encore l'ensemble consacré aux Côtes-du-Nord comprend-il en outre une notice sur l'île de Sein ; et celui qui touche le Finistère, des études se rapportant à la

(210) Muséum, Ms. 1800.

(211) Bibliothèque nationale Lj⁵ 38.

(212) Bibliothèque royale de Belgique, n° 6685.

Loire-Inférieure, à l'Ille-et-Vilaine et aux Côtes-du-Nord. Tels sont les écrits, soit manuscrits, soit imprimés, où l'on peut trouver l'emploi du temps et les impressions du voyageur.

De tous ces travaux, le dernier, qui contient le récit des voyages de Bachelot à travers le Finistère, de 1843 à 1847, est certainement le plus important et de beaucoup le plus intéressant. Certes les manuscrits de Terre-Neuve révèlent déjà des qualités d'observateur, de peintre des choses et des gens. Mais les notules qui composent les « Etudes archéologiques et géographiques », marquent la plénitude de son talent, de sa verve, sont débordantes de vie joyeuse, de notations pittoresques et réalistes. La plus caractéristique est celle qui s'intitule « Itinéraire de Lanvaux au Menéhon ». Dès le début le choix de son bateau, la description de l'équipage — deux matelots, plus un bossu et un ivrogne — de la cargaison — pommes de terre, navets, cinq ou six porcs vivants — des passagers, composent un tableau précis et haut en couleurs, en même temps qu'une scène évocatrice d'une époque aujourd'hui révolue. Plus loin c'est le récit de son excursion à cheval à Crozon et de sa chute dans la boue. Puis pêle-mêle la peinture d'une scène de beuverie à Talargroas, des détails curieux sur l'église Saint-Nic et sa cheminée destinée à tiédir l'eau du baptême, la notation soigneusement faite des différences de costume du Léonais et de la Cornouailles, le rappel de ses aventures de 1821 et de son arrestation.

Il trinque avec l'aubergiste, qui lui remémore ces souvenirs et en qui il reconnaît un vieux soldat de l'Empire. Il passe ensuite à la description détaillée d'une chambre et d'un mobilier breton qui forment image et témoignage pour l'historien de la vie domestique de cette époque. Il évoque alors avec un pittoresque et une chaleur qui émeuvent, les émotions d'une nuit passée au Menéhon et il termine sur une scène de danses et de luttes à l'auberge, d'une verve picaresque.

Si les traits de mœurs, les descriptions, le tracé des scènes abondent dans l'itinéraire, on les trouve également épars et du même vivant intérêt dans les autres études consacrées au Finistère. Descriptions d'appareillage d'un bateau de guerre en rade de Brest, spectacle de barques

de pêche, parcs aux huîtres (213), assistance à la messe et aux vêpres en habit brodé, sans doute celui de membre de l'Institut, ce qu'il n'est pas, qui met la gendarmerie en émoi et l'incite à se souvenir de ses difficultés passées, description de maisons misérables dans la montagne (214), de l'église et de la halle de Brasparts ; notation de la distribution du pain bénit, de l'absence de chaises à l'église, de l'attitude des femmes accroupies sur leurs sabots, de la visite au cimetière après la messe, de l'ossuaire, marchés et coutumes, lits clos (215), tout cela alterne dans un mélange plein d'imprévu et de couleur locale, avec l'énumération minutieuse et la description complète des monuments mégalithiques, avec la botanique et la géologie de la région.

Dans cet ensemble Bachelot de la Pylaie, âgé de 60 ans, atteint, comme au sortir d'une fontaine de Jouvence, l'apogée de son talent. Il nous lègue du Finistère de cette époque une image que les historiens locaux peuvent consulter avec fruit pour la comparer avec les us et coutumes de notre pays. Et il le fait avec une verve et parfois une truculence qui mêlent dans leurs notations les grâces du romantisme finissant et les touches plus rudes du réalisme à son début.

Il est toutefois regrettable qu'il n'ait pas senti la beauté et le charme des vieux sanctuaires bretons. On souffre de le voir passer près de Pleyben et en mentionner dédaigneusement l'église. Nos beaux calvaires bretons l'ont laissé indifférent. Et là encore se précise le trait de son caractère déjà noté. Il n'a pas le don de l'invention ; mais c'est un admirable semeur d'idées conçues par d'autres, idées qu'il cultive, qu'il développe avec ferveur et parfois avec un rare bonheur. L'étude de la préhistoire commence à prendre forme : il se lance avec une fougue et une persévérance admirables à la recherche des éléments de cette science qui sort de sa gangue. L'art touchant des vieilles pierres granitiques de nos sanctuaires bas-bretons est enseveli dans

(213) « Nouvelles études des antiquités du canton de Crozon », E.A.G., p. 216 à 235.

(214) « Exposé succinct depuis Quimper jusqu'à Braspartz », E.A.G., p. 240 à 251.

(215) « Brasparts » E.A.G., p. 252 à 280.

l'oubli et la révélation de leur beauté est encore inédite : il passe sans les voir près des plus remarquables monuments et perd ainsi l'occasion d'être un véritable précurseur. Mais ceci dit, il n'en reste pas moins que les écrits de voyages de Bachelot demeurent précieux pour toutes les raisons qui viennent d'en être données.

De surcroît ils sont précis quant aux dates et aux lieux, et sont documents des plus utiles pour la reconstitution de la vie de l'auteur. S'ils n'ouvrent que des horizons limités sur ses sentiments, çà et là cependant, de brusques échappées donnent des aperçus fugitifs sur son caractère. Ils seront utilisés dans l'étude de l'homme.

Enfin le style parfois embarrassé et incorrect, se colore de vivacité et de pittoresque dans la description des scènes prises sur le vif et son exactitude réaliste se hausse alors jusqu'à la grandeur.

Ainsi, sous le troisième aspect de l'essayiste comme sous les deux précédents, Bachelot de la Pylaie force l'attention et l'estime par le labeur persévérant de ses recherches et la curiosité d'une attention toujours en éveil. Des deux faces de ce genre qu'il a exploitées, celle du statisticien et celle du mémorialiste, c'est la seconde surtout qui le met en relief. Chez lui le mémorialiste est digne d'attention, et il mérite de prendre rang parmi les écrivains connus du folklore de la Bretagne. Par là il a chance d'atteindre le grand public.

CHAPITRE IV

Bachelot dessinateur

Et voici la partie de son œuvre qui jusqu'ici avait sauvé de l'oubli le nom de Bachelot de la Pylaie et l'a fait vivre jusqu'à nous : le dessin et la gravure.

Dessins originaux et planches gravées ou lithographiées existent encore en grand nombre, si beaucoup ont été détruits ou ont disparu sans que l'espoir soit perdu d'en ramener certains au jour. La plus grande partie des dessins originaux est actuellement au Muséum à Paris. Vient ensuite l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quelques-uns se trouvent enfin à la Société des antiquaires de France.

I. — DESSINS DU MUSÉUM

Les dessins du Muséum comprennent principalement des dessins de plantes, de poissons, de mollusques, d'oiseaux et en outre quelques paysages.

Les dessins se rapportant à l'histoire naturelle sont groupés pour la plupart dans le manuscrit 1798. Ce manuscrit composé d'un certain nombre de liasses de papier est celui qui, vendu par un nommé Layman, a été donné au Muséum par le frère Marie-Victorien, directeur de l'Institut

botanique de Montréal. Il provient manifestement de la succession de Bachelot, vraisemblablement dispersée après sa mort. S'il en fallait une nouvelle présomption, on pourrait la trouver dans le fait que le lot contient une lettre autographe de Bachelot, celle qui, datée du 25 octobre 1816, est adressée à M. de Lespinasse.

Six liasses de divers formats contiennent des dessins au crayon : l'une, de petit format, comprend douze dessins de mousses et champignons. Une autre est consacrée aux poissons et aux mollusques, une troisième à des dessins d'oiseaux, et les trois dernières aux plantes, la plupart de Terre-Neuve. Cependant un dessin de plante est daté du 9 août 1821, Angers, et un autre de Terrefort (Poitiers), le 27 juin 1821.

D'autres dessins de poissons sont réunis dans le manuscrit 1757, d'une part dans l'Essai sur l'ichthyographie marine de l'île d'Ouessant, d'autre part dans « Notes et dessins sur les squales » ; d'autres encore se trouvent dans le manuscrit 1800.

Mais tout cela ne forme qu'une petite partie de ce que Bachelot a produit. Il ne faut pas oublier en effet qu'il a montré au congrès de Poitiers 350 dessins de poissons (216). En outre l'inventaire de son mobilier après décès mentionne 23 pierres lithographiques paraissant s'appliquer à « des objets d'antiquité et d'histoire naturelle », des gravures de conchyliologie, un carton contenant un lot de dessins s'appliquant au règne des poissons, un carton relatif à la géographie des plantes littorales (végétation de Bretagne) Batz, Picardie, Senlis, avec l'annotation : dessins de concours de 1841.

Disparus avec bien d'autres documents, certains de ces dessins existent peut-être encore et pourront ressurgir un jour ou l'autre.

Les vues originales sont moins nombreuses. Elles consistent, dans le manuscrit 1798, en quatre feuilles dont chacune comprend quatre vues panoramiques de Terre-Neuve avec légende, soit au total seize vues, d'un dessin au crayon, très fin, très précis, très soigné.

Dans le manuscrit 1807 enfin, consacré à la statistique des îles d'Houat et Hoëdic, le feuillet 71 sur double page

comprend deux dessins au crayon, l'un au-dessous de l'autre ; le premier daté du 1^{er} janvier 1826 est une vue de Saint-Gildas prise de l'île d'Hoëdic ; le second, du 10 février 1826, est une vue du village d'Houat.

II. — DESSINS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

C'est à l'Académie que devraient se trouver le plus grand nombre de dessins de Bachelot et les plus intéressants.

Lors de sa participation au concours de 1841 en effet, l'envoi de ses manuscrits était accompagné de 40 dessins avec le texte des « recherches archéologiques dans les communes de Plouharnel, Ardeven, Entelle... » et de 54 croquis pour « l'Archéologie celtique du département d'Ille-et-Vilaine ». De plus il y avait le dessin de dix-huit chapiteaux de l'église de Guérande, et 10 dessins relatifs aux monuments de Carnac.

Malheureusement, par la suite, Bachelot a retiré la plupart de ces planches dans l'intention, dit-il dans la lettre adressée au secrétaire perpétuel à ce sujet, d'en faire l'objet d'une publication. Et en effet, dans l'Inventaire après décès, on trouve la mention suivante à la cote troisième. « Dessins du Concours de 1841 ». Ce sont les dessins envoyés à l'Académie, puis retirés. Et de ce fait, ils sont perdus pour nous... sauf à les retrouver par la suite.

Cependant, même après ce retrait l'Académie possède encore à l'heure actuelle, soit en dessins originaux soit en planches lithographiées, la partie la plus importante de l'œuvre artistique de Bachelot, concernant les monuments mégalithiques.

Elle conserve en effet 54 croquis ou dessins divers de monuments et d'objets d'art du Finistère, d'Ille-et-Vilaine, des environs de Guérande et des environs de Saint-Nazaire ; puis deux cartes au crayon, l'une de l'arrondissement de Redon l'autre de la ville et de l'arrondissement de Fou-

gères ; enfin le volume d' « études archéologiques » est accompagné d'une carte gravée sur pierre, de quatre planches de dessins, de huit planches lithographiques de monuments mégalithiques et d'une gravure sur acier.

III. — DESSINS DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

La Société des antiquaires de France conserve dans ses archives trois dessins originaux de Bachelot de la Pylaïe.

L'un est le dessin au crayon d'une figurine en pierre calcaire haute de 12 pouces environ, trouvée parmi les ruines de l'ancien Pomarium de Tours, daté du 3 mars 1835. Le second est une carte au crayon des environs de Compiègne visités au mois de mars 1838. Le troisième est le plan visuel, toujours au crayon, de l'ancienne forteresse de Ville-Avrant.

C'est, du moins pour le moment, tout ce qui subsiste de l'œuvre originale de Bachelot de la Pylaïe.

IV. — L'ŒUVRE GRAVÉ

Si l'on passe maintenant à l'œuvre gravé, on constate que la majorité des gravures connues de lui ont paru dans le « Guide pittoresque de la France », édité par Didot en 1836.

On y trouve en effet : pour l'Ille-et-Vilaine, deux vues du château de Fougères, St-Aubin-du-Cormier, St-Marc-sur-Couesnon, le château de Fontaines (les Acres en Parigné), le château de Marigny, la tour Solidor ; — pour la Mayenne, les grottes de Saugé, le site de Portringeard ; — pour les Côtes-du-Nord : deux vues de Dinan, le Légué, les châteaux de Léhon et de la Garaye ; — pour le Morbihan, la

Tour d'Elven ; — pour le Finistère, Audierne, Brest, Chateaulin, Landerneau, Le Faou, l'île de Sein, Crozon ; pour la Sarthe, La Flèche ; — toutes gravures sur acier assez finement reproduites.

De plus, la Mairie de Fougères possède une lithographie du château de Fougères, signée de l'auteur, seul exemplaire connu.

Enfin la Société linnéenne a publié dans son bulletin une carte de l'île de Terre-Neuve d'après les « Observations de M. de la Pylaie (217) » et une planche des mousses du genre *Sarracenia* (218).

Mais tout cela ne représente qu'une faible partie des gravures existantes. D'autres sont connues bien plus nombreuses, mais actuellement perdues.

Ainsi Bachelot de la Pylaie a communiqué à la Société des antiquaires le dessin de la borne de la commune de Saint-Samson près de Dinan, superbe menhir haut de plus de 6 mètres ; celui du dolmen de Saint-Pol-de-Léon (219). Il lui a annoncé qu'il a dessiné vingt-deux châteaux des environs de Fougères, pris des croquis de pierres druidiques de Basse-Bretagne (220), tous documents aujourd'hui disparus.

Au congrès de Poitiers en 1834, il a soumis un nouveau plan de Carnac (221).

En 1836 ce sont trois dessins de monuments situés près d'Erdeven (222) et en 1840 le plan du mont Gannelon près de Compiègne (223) qu'il produit à la Société, puis les dessins d'un bénitier de l'église Saint-Jacques de Compiègne (224). La même année il a dessiné tous les monuments des communes parcourues depuis Nantes jusqu'à l'embouchure de la Loire (225).

En 1844, il a passé neuf jours à Perros pour dessiner les chapiteaux des piliers de l'église (226) et dans son

(217) Bulletin linnéen, n° 4, sept. 1825, planche XIX.

(218) Bulletin linnéen, t. VI, 2° partie, Mémoires (1827), pl. XIII.

(219) S.A.F., t. III, 1821, p. 19.

(220) S.A.F., t. VII, 1826, p. CII.

(221) Congrès de Poitiers, p. 169.

(222) S.A.F., t. XIV, 1833, p. LXXIII.

(223) S.A.F., t. XV, 1840, p. XIII.

(224) S.A.F., t. XV, 1840, p. LXXI.

(225) Bibliothèque nationale, Lj⁶ 33, Recherches... faites depuis.

(226) Bibl. nat. Lj⁵ 38. Esquisse de l'excursion que je fis... au mois d'août 1844.

ouvrage à travers le Finistère, un grand nombre de monuments mégalithiques que nous n'avons plus.

L'inventaire de son mobilier enfin énumère un dessin de paysage fait par le défunt, treize cadres contenant des gravures de lithographies et quatre petites toiles peintes inachevées. Et d'autre part, bien qu'il n'en soit pas fait mention, les seize cartons relatifs à ses impressions de voyage n'étaient certainement pas sans contenir de nombreux dessins puisqu'il signale leur présence chez lui dans ses « Etudes archéologiques et géographiques. »

La perte de ces documents est d'autant plus regrettable que ceux qui subsistent apportent le témoignage d'un réel talent chez leur auteur. Ses dessins d'animaux ou de plantes sont d'un crayon d'une grande probité, nets, fins, un peu secs cependant. Ses paysages originaux, généralement panoramiques, sont d'une scrupuleuse précision. De même ses reproductions de monuments mégalithiques. Bachelot ne se borne pas à relever menhir ou dolmen : il le situe dans son paysage, croquant maisons, église, feuillages, avec un don de vie surprenant. Mais il traite chaque détail avec la même importance que les masses et les plans, où le dessinateur met généralement l'accent.

L'ensemble donne l'impression d'un talent d'architecte ou de décorateur plutôt que du talent d'un artiste interprétant la nature d'après sa sensibilité particulière. Ses dessins sont des dessins documentaires tout prêts pour la gravure.

Il est plus difficile d'apprécier les gravures sur acier provenant du « Voyageur en France ». On peut relever des fautes de proportion, par exemple dans le château de Fougères. Mais l'exécution des planches, plutôt médiocre, ne permet pas de juger pleinement le dessinateur.

Telles quelles, elles sont agréables, assez fines, et conservent en partie la précision documentaire qui constitue la qualité propre de Bachelot de la Pylaïe.

Ainsi sous chacun des aspects sous lesquels Bachelot de la Pylaïe s'est révélé, on retrouve, comme un leit-motiv, les épithètes employées pour lui dans les comptes rendus de la Société des antiquaires : zélé, actif, laborieux. Il a dispersé son attention, mais dans chacun des genres qu'il a cultivés, il a mis la même conviction au service de la même persévérance. On ne peut qu'admirer la flamme enthousiaste.

siaste qui l'anime jusque dans la vieillesse. Il sait, comme il dit lui-même « observer, décrire et dessiner ».

Si ces dons réels avaient été appliqués à un seul thème, s'ils avaient eu l'appui d'une formation scientifique développée avec la constance montrée dans d'autres voies, nul doute que Bachelot de la Pylaie n'eût marqué dans l'histoire de la science ou de l'art au début du XIX^e siècle à l'égal des plus grands. Il lui a manqué l'étincelle qui consacre.

Mais l'oubli dans lequel il est tombé est profondément injuste et il doit en être relevé. Ses descriptions qui ne sont jamais faites de mémoire ou de chic, mais toujours *de visu*, son bagage de notes et de témoignages d'une scrupuleuse exactitude seront toujours fructueusement consultés. Et s'il est voué à demeurer au second plan, du moins il mérite d'avoir une place de choix parmi les chercheurs dont se parent nos provinces.

L'homme enfin vaut d'être étudié et connu.

TROISIÈME PARTIE

BACHELOT DE LA PYLAIE : L'HOMME

La disparition des papiers de Bachelot de la Pylaie est irréparable pour l'étude psychologique, morale et intellectuelle de l'homme qu'il fut : d'une part, 128 pièces, lettres missives et notes diverses pouvant servir de renseignements, lesquelles n'ont pas été analysées à la requête de M^{me} Tardif, sa légataire universelle ; d'autre part, 112 pièces, lettres de correspondance et de famille, enfin dans une malle, une masse considérable de papiers, qui sont lettres missives, correspondances, notes informes, souvenirs de voyage (227), telle est la documentation dont la perte se fait cruellement sentir pour aborder Bachelot de la Pylaie sous l'angle de sa vie intime et de son caractère.

Peut-être des recherches sur les héritiers de M^{me} Joséphine Desvaux, dite Louise Georges Desvaux, épouse de M. Marie-Jean-Théophile Tardif, ingénieur civil, demeurant à Angers, quai Ligny (227), permettront-elles des trouvailles fructueuses.

Peut-être aussi des sondages effectués en direction de la famille de Bièvre, établie à Bordeaux, mais originaire de Saint-Domingue (228), sont-ils susceptibles de fournir des témoignages importants ?

Mais sans la découverte récente de soixante-six lettres autographes de Bachelot à son ami Desvaux, lettres qui

(227) Etude de M^e Letulle, notaire à Paris. Inventaire après décès.

(228) Lettre du 1^{er} novembre 1826 à Desvaux.

s'échelonnent de 1817 à 1852, il serait très difficile de porter un jugement sérieux sur notre personnage (229). Par une heureuse bonne fortune, cette correspondance, volumineuse — chaque lettre comprend en général trois ou quatre pages d'une écriture très fine et très serrée — le voit s'épancher avec un naturel et un abandon que justifie l'amitié qui le lie à Desvaux, botaniste comme lui, professeur à Angers puis à Nantes. De plus elle aborde tous les sujets. Si elle est précieuse pour la reconstitution de la vie et des déplacements de Bachelot elle ouvre aussi des aperçus sur ses sentiments, ses opinions, sa valeur morale.

On peut donc, à l'aide des documents aujourd'hui connus, tenter de tracer une esquisse du personnage. A la condition toutefois de ne pas avoir la prétention de pousser trop loin l'analyse.

Tout d'abord on peut prendre une vue d'ensemble de Bachelot de la Pylaie. Riche, indépendant, célibataire, venu à Paris en pleine jeunesse alors que le premier Empire dans tout l'éclat de sa gloire emplissait la Capitale du tourbillon de ses fêtes, la tentation devait être forte pour ce provincial de s'y jeter aussi à corps perdu.

On le voit tout au contraire fréquenter les cours austères du Muséum. Il fait preuve ainsi d'abord d'une vocation sérieuse, puis d'un équilibre intellectuel plutôt rare chez un jeune homme qu'aucun frein familial ou matériel ne retient.

Plus tard, dans le fracas de la chute de l'Empire il publie des études sur les mousses !... C'est marquer un flegme au moins singulier et au milieu des pires événements, une liberté d'esprit qui touche à l'indifférence. Mais cette *aequanimitas* est aussi un don précieux pour le voyageur qu'il va devenir et demeurer. Elle lui permettra de faire face avec un inaltérable sang-froid aux incidents plus ou moins graves qui émailleront ses multiples déplacements.

Surtout il faut admirer cette ténacité, cette persévérance dont témoignent quarante ans de perpétuelles déambulations et d'innombrables écrits. Et aussi ce jeune enthousiasme qui, à 60 ans passés, se maintient intact

(229) Bibliothèque d'Angers, Ms. 1361, 66 lettres de Bachelot à Desvaux. Correspondance indiquée par le regretté et savant Bourde de la Rogerie.

comme au premier jour. Il s'est consacré tout entier aux études auxquelles il a voué ses efforts. Il y a dépensé sa fortune. Il a imprimé ainsi à sa vie une remarquable unité d'austères recherches, de patient labeur, de généreux et noble désintéressement.

Dans le cadre général d'une existence d'une si belle coulée uniforme quelles qualités et quels défauts ont aidé et contrarié l'harmonie de ses efforts persévérants ? Tout d'abord il est généreux et il l'est pleinement. C'est à ses frais qu'il entreprend deux voyages d'histoire naturelle à Terre-Neuve, à ses frais qu'il effectue ces longues randonnées qui, des années durant, le promènent sur toutes les côtes de la Bretagne. C'est à pleines mains qu'il offre partout où il passe, collections de plantes, d'oiseaux, de minéraux, qu'il a rassemblés lui-même et qu'il disperse sans arrière-pensées. Par un penchant naturel, il est insoucieux et imprévoyant. Nanti par ses parents d'une fortune terrienne fort coquette pour l'époque il y puise sans compter, et lorsqu'il meurt le passif de sa succession excède l'actif.

Endurant, il l'est aussi, car il voyage en toute saison, souvent à pied, toujours gîtant au hasard de l'étape, sans souci du confort, indifférent à la nourriture. Au début, après ses voyages à Terre-Neuve, il se plaint de sa santé : « J'ai la poitrine très fatiguée ». Mais il demande qu'on n'en parle pas (230). Puis jusqu'à l'âge de 60 ans il se porte à merveille. En 1848 seulement la lassitude commence à se faire sentir : « Je sens que le temps bat en brèche ma pauvre machine humaine » (231). Et à 65 ans, il avoue « l'âge me démolit aussi peu à peu et les articulations inférieures semblent se rouiller chez moi. » De plus il n'entend qu'à moitié de l'oreille gauche (232). Mais il ne s'arrête pas pour autant, la mort seule met un terme à ses courses vagabondes.

Dans ce perpétuel tourbillonnement, il est aidé et comme porté par deux dons précieux : sa gaité naturelle et son imagination. De sa gaité nous avons maint exemple épars dans ses œuvres. Il prend plaisamment ses mésaventures. Il sait jouir de l'heure qui passe : « Je revoyais là nos char-

(230) Lettre du 2 novembre 1820 à Desvaux.

(231) Lettre du 25 mai 1848 à Desvaux.

(232) Lettre du 29 mars 1851 à Desvaux.

mantes soirées sur les bancs de gazon de votre jardin ; les romances et les guitares » (233). A 46 ans, à Noirmoutiers, il narre une partie de campagne « avec nous tous composant une cavalerie d'ânes mal équipés... On rit, on saute, on danse... On chante en harmonie tout le long de la route en revenant en ville. »

Quant à son imagination, elle s'éploie largement dans des projets de voyages lointains sans cesse abandonnés et toujours renaissants.

En 1826, à l'île d'Houat il fait un rêve qu'il voit déjà réalisé : « Mais, mon ami, quelle nouvelle j'ai à vous apprendre ! Je vais faire faire un brick qui portera le nom de *Flore* et avec lequel je veux visiter tout ce qu'il y aura de plus intéressant, dans la plus belle partie de l'Europe. Me voilà donc devenu armateur » (234).

En 1830 il a pensé solliciter la charge de consul à Ténériffe. Mais il ne se voit pas à poste fixe. Alors « j'irai je ne sais où, sans doute en Italie, en Sicile ou Malte. » C'est ensuite Alger qui l'attire, puis la Corse, puis l'Amérique du Sud. A 65 ans il « a en tête un voyage dans le Levant et un second dans notre Afrique. » Et peut-être se voyait-il en route pour l'Algérie lorsque la mort est venue le surprendre à Marseille.

Sans doute il est homme et comme tel il a ses imperfections. Il a une haute idée de sa famille et de lui-même. Il ne lui déplait pas d'embellir les faits. Son père a été conseiller municipal de Fougères en 1793 (235). C'est trop peu pour lui : il le fait maire de Fougères (236). Lui-même s'anoblit et se dote d'un titre de baron qu'il n'a jamais eu. Encore n'en est-il pas dupe. Il n'est pour s'en convaincre que de lire ces deux vers narquois écrits de sa main sur l'album d'un de ses hôtes bretons :

*Les Rois ont été faits par la grâce de Dieu
Et moi je suis Baron par celle de Jussieu ! (237)*

(233) Lettre du 1^{er} février 1826 à Desvaux.

(234) Lettre du 1^{er} février 1826 à Desvaux.

(235) Almanach de 1793. Corps municipal : Le Sueur, maire, Bachelot, etc., conseillers. Etienne AUBRÉE. Journal de Fougères. Liste des maires de Fougères depuis 1692.

(236) Congrès de Poitiers, p. 185.

(237) Vers provenant des archives de Kerdanet, retrouvés par M. le chanoine Guéguen et dus à l'obligeance de M. Le Goaziou.

Et malgré tout on sent l'amertume percer à travers la raillerie qui se fait désinvolte pour annoncer à son ami Desvaux en 1848 que cette fameuse baronnie lui est contestée sous on ne sait quel motif : « Comme je ne tiens que pour m'en amuser aux vanités de ce monde, je vous dirai que je n'ai point fondu en larmes en me voyant débaronnisé. Je suis même trop modeste peut-être en portant l'humilité jusqu'à dépouiller mon nom des « De la » qui sentent trop la gentillâtrie. Même à faire encore le sacrifice de la finale « aie » laquelle nous rappelle encore les La Bourdonnais, La Chalotais, etc ? C'est une teinte féodale qu'il faut faire disparaître à son tour. Alors donc pour me réduire à la plus simple expression républicaine : je ne veux plus être que le citoyen « Py » tout court, sans culotte par économie et avec le bonnet phrygien. » (238).

Il n'en reste pas moins qu'il aime se parer de tous ses titres, si minimes soient-ils. Ainsi chacun de ses opuscules énumère soigneusement les sociétés dont il fait partie. Le plus caractéristique à cet égard est son dernier recueil paru en 1850, où son nom n'est pas suivi de l'indication de moins de dix sociétés auxquelles il appartient, avec en outre de nombreux « etc. » Il est susceptible et n'entend pas laisser prescrire les droits de priorité de ses découvertes et de ses travaux. Ses récriminations acides contre M. de Fréminville sur le domaine duquel il opère, en portent témoignage.

Mais que sont ces imperfections en regard des nobles qualités révélées par sa correspondance avec Desvaux ? On y trouve une fidélité en amitié qui ne se dément pas quarante années durant. Une serviabilité touchante qui s'ingénie à devancer les désirs de ceux qu'il aime. Il se dépense sans compter pour obtenir à Desvaux le poste qu'il mérite. Il multiplie les démarches près des autorités à Paris pour lui faire rendre justice. Il court les éditeurs pour la publication de ses travaux. Il prend un intérêt profond à tout ce touche sa famille. Il a connu tout enfant Louise, la fille de Desvaux. Il l'entoure d'affection. Plus tard lorsque mariée, et probablement séparée de son mari, elle viendra à Paris il lui offre son appartement alors que lui-même est en province. C'est elle enfin qu'il institue sa légataire universelle.

(238) Lettre du 25 mai 1848 à Desvaux.

Mais par dessus tout il est bon, d'une bonté de cœur qui s'ingénie dans les soins dont il entoure Gustave de Bièvre son secrétaire, atteint de tuberculose. Il l'envoie à Nice à ses frais, s'inquiète sans cesse de sa santé, l'installe à Angers, se tourmente sur son sort. « Faut-il le faire retourner à Paris garder ma maison ou le mettre dans une maison de santé ? » Qu'on lui trouve une pension convenable, Bachelot paiera. « Répétez-lui (à Bièvre) qu'il n'a rien à redouter de l'avenir parce que je saurai pourvoir à tout ce qui le concerne, même en retranchant sur mon propre budget si la chose était essentielle (239). » Finalement c'est entre ses bras que le jeune garçon meurt à 27 ans à Noirmoutiers et la peine qu'en ressent son bienfaiteur est cruelle.

D'ailleurs cette générosité d'âme ne se limite pas aux seuls amis de Bachelot. Elle s'étend à tous ceux qui se révèlent dignes d'intérêt. On en trouve la preuve dans son testament. Il lègue en effet 500 francs à un certain Beaudrionnet, auquel il n'a jamais parlé, avec lequel il ne s'est trouvé nulle part, « désirant l'aider à apprendre l'état de peintre en bâtiment. » Un tel acte fleure le socialisme sentimental à la mode de 1840. Et dès lors se pose la question des convictions politiques de Bachelot de la Pylaie qui a vu se succéder tant de régimes ! Royauté, Révolution, Empire, Restauration, Monarchie de Juillet, République de 48, Second Empire.

Certes, on peut faire état de ce que son père était conseiller municipal à Fougères en 1793 pour présumer que sa famille se rangeait alors dans le parti des « bleus ». Le fait qu'il possédait et conservait chez lui le portrait de Napoléon, le soin qu'il met à noter qu'il lit son histoire en 1839, la façon dont il a parlé de lui à différentes reprises : « pas de portrait du grand Empereur » remarque-t-il au Menez-Hom « l'Empire, cette période si brillante et si glorieuse pour la France », écrit-il ailleurs, tout laisse conjecturer qu'il a pour le moins admiré Napoléon.

Cependant on en serait réduit aux suppositions si quatre pages extraites du « Bulletin de la Société pour l'Instruction élémentaire » (240) et certains passages des

(239) Lettre du 6 février 1831 à Desvaux.

(240) « Nécessité dans l'intérêt de la France et du peuple de

« Etudes archéologiques et géographiques » n'apportaient une précision plus nette à ce sujet. Il s'y révèle ennemi déterminé de l'ancien régime qu'il peint sous les couleurs les plus noires. Il flétrit « les Rois dont le règne a été une calamité pour la France. » En contraste il énumère les bienfaits de la révolution de 1789, provoquée par la « nécessité de l'abolition de tant d'abus. » Il n'ose s'attaquer directement au clergé, mais ses sentiments ne sont pas douteux.

Enfin il se déclare « l'ardent propagandiste » d'idées qu'on ne s'attendait pas à trouver si militantes chez lui. Elles s'accordent mal d'ailleurs avec les prétentions nobiliaires du « Baron de la Pylaie » et avec les relations gouvernementales dont il se targue volontiers, aussi bien qu'avec la dilection qu'il affiche à plusieurs reprises à recevoir et à vanter l'hospitalité des presbytères dans les bourgades perdues au fond de la Bretagne. Peut-être ses opinions ont-elles évolué avec les événements.

Reste la vie sentimentale de Bachelot. Il faut nous résoudre à l'ignorer à peu près totalement à l'heure actuelle à l'exception de son amitié pour la famille Desvaux et pour Gustave de Bièvre.

Cependant sa correspondance laisse çà et là percer quelques vagues lueurs sur ses aspirations. Il est célibataire, mais non célibataire impénitent. Dès 1821, il écrit de Rochefort : « je n'ai point hélas ! de moitié avec laquelle j'aimerais tant aussi à partager la satisfaction qu'on éprouve en s'entretenant maritalement, c'est-à-dire de la manière la plus affectueuse. J'aurai mon tour aussi, j'espère, mais je serais curieux de savoir dans quel coin du monde le ciel m'a fabriqué ce second tome de moi-même. » « C'est hélas ! une sottise que de rester garçon... rentret-on chez soi, quatre mornes tapisseries vous étalent leur insipide bizarrerie, rien ne vous égaie et le silence de mort qui vous entoure n'est rompu que par le pétilllement de vos tisons. Alors le café est la retraite des célibataires vertueux, des marins sans navire, des étrangers sans ouvrage (241). »

Plus tard, à 48 ans, un projet de mariage a certainement été ébauché, car il se plaint : « Si la chose se passe ainsi, ce n'est pas tout à fait ma faute ! il faut vous en prendre

composer pour les écoles un nouveau livre de lecture », par B. de la Pylaie. Bibliothèque nationale, X 35029, n° d'avril et mai 1848.
(241) Lettre du 9 janvier 1821 à Desvaux.

un peu à ma cruelle future ! si elle m'eût arrêté, oui je restais et fixe, de bonne foi : mais elle a fait un peu trop la cruelle. Cela m'a chagriné véritablement parce que j'éprouve pour elle je ne sais quoi de particulier, quelque chose enfin qui me signifiait que nous nous convenions par la nature de caractère. Depuis mon retour j'ai eu occasion de me trouver avec des veuves bien plus opulentes, mais fussent-elles reines, je n'en voudrais pas pour une obole. Or donc je vais faire un voyage et penserai toujours à ma future, et si à mon retour son cœur reste encore disponible, le mien qui persiste dans l'ascendant de la sympathie s'empresera de suivre les douces influences (242). »

Et quelques mois plus tard, tout est fini, car il s'écrie depuis Poitiers : « Oh ! que de tourments pour mon cœur dévoré d'un amour vésuvien ! Depuis la nouvelle de ce sinistre, tous les jours à défaut de ma cruelle Thétys, je vais, pauvre Phébus éclipsé, éteindre dans le Clain tous mes feux amortis. Ah ! puisse le Dieu des bonnes gens qui doit être mon bouclier, puisse-t-il faire que mon naufrage matrimoniomanique soit le jeu à-qui-perd-gagne ! (243) »

Puis le silence retombe sur ses sentiments intimes et à 65 ans seulement une brève phrase le peint, devenu pratique, à la recherche d'un mariage d'intérêt : « On m'a parlé d'une demoiselle Guignard d'Angers. Veut-elle se marier ? Quelle est sa fortune ? (244) »

Tels sont les seuls éléments à notre disposition pour dépeindre l'homme. Ils font plus souhaiter encore la mise à jour des papiers disparus. Ils permettraient certainement de tracer de Bachelot de la Pylaie un portrait plus nuancé et plus fidèle. L'analyse succincte de son caractère tiré de la documentation existante, pour incomplète qu'elle soit, montre cependant un personnage qui ne saurait laisser indifférent. Ses qualités et ses défauts, ses forces et ses faiblesses expliquent et font comprendre sa vie et la tâche à laquelle il s'est voué. L'homme et l'œuvre sont inséparables. De second plan l'un et l'autre, ils attirent par l'imprévu et la diversité de leur dessin et retiennent par la conviction persévérante qui les animent jusqu'au bout.

(242) Lettre du 1^{er} mars 1834 à Desvaux.

(243) Lettre du 30 septembre à Desvaux.

(244) Lettre du 2 avril 1851 à Desvaux.

CONCLUSION

Curieuse figure d'une époque révolue, Bachelot de la Pylaïe mérite certainement le renouveau d'attention qui s'attache à lui. En particulier il faut souhaiter ardemment la réalisation du projet formé par ses amis du Finistère de rééditer ses œuvres devenues introuvables, et dont certaines n'existent plus qu'en un seul exemplaire.

Elles replaceront à son rang, qui pour ne pas être le premier n'en est pas moins digne d'estime, un polygraphe injustement tombé dans l'oubli. L'archéologue peut encore être consulté avec fruit : c'est un témoin et un descripteur. Bien des richesses ignorées ou perdues revivront grâce à lui.

Le folkloriste charmera les amoureux des traditions pittoresques du Finistère, ce cœur de la vieille Armorique.

Le dessinateur enfin apportera le témoignage probe et fidèle de son crayon pour l'identification et la reproduction de monuments mal connus ou aujourd'hui disparus.

L'étude qui vient de lui être consacrée n'a pas la prétention d'être définitive. Elle vise simplement à éliminer les exagérations et les inexactitudes flagrantes.

En l'état actuel des choses elle s'est efforcée de tracer du personnage une large esquisse assez précise dans les grandes lignes pour asseoir solidement le plan général, assez souple cependant pour permettre d'y insérer à leur place les détails nombreux que d'ultérieures recherches révéleront.

L'avenir dira si elle a rempli son dessein.

Colonel Gaston GILLOT.
